

Les effets de nos pratiques institutionnelles sur le champ social

*Benjamin Royer et le TD 5 d'IPO,
première année de licence de psychologie
de l'Université Paris-XIII.*

Intervention à la table ronde Table ronde « Éducation et thérapeutique » lors colloque “Vers une pédagogie institutionnelle”, organisé à Gennevilliers le 16 décembre 2017 à l’occasion du cinquantenaire de la publication de “Vers Une Pédagogie institutionnelle ?” dont les vidéos sont disponibles [sur le site du Réseau PI International](#). Cette article a également été l’objet d’une publication, B. Royer et le Td d'IPO, *Effets de nos pratiques institutionnelles sur le champ social*, in *Institutions*, n°62, octobre 2018, Cour Cheverny, FIAC, 2018.

Gennevilliers, le 16 décembre 2017.

Je suis ému de venir à Gennevilliers aujourd’hui. C’est en effet lors d’un stage au CMP des petites murailles de Gennevilliers de l’intersecteur de pédopsychiatrie que je découvris la psychothérapie et la pédagogie institutionnelle il y a maintenant quelques années. Aujourd’hui je travaille dans la ville voisine et c’est encore à Gennevilliers que l’an dernier nous organisons le troisième Forum Interclub avec d’autres clubs et association de la région. Enfin, je trouve très important que cette rencontre se déroule à Gennevilliers puisque, dans le champ de la pédagogie, cette ville a surtout récemment fait parler d’elle à travers les travaux de Céline Alvarez. A l’échelle des pédagogies alternatives, ses travaux ne sont sûrement rien de plus qu’une réinvention de l’eau chaude grâce aux neurosciences en surfant sur la mode de l’entrepreneuriat et de l’innovation numérique de l’aire pré-macronnienne. L’engouement médiatique retombé, ils n’auront probablement que peu d’impact sur les pratiques puisque son discours libéral ne s’adresse pas tellement aux professionnels mais davantage aux angoisses des parents qui veulent pouvoir réclamer ce qui se fait de mieux pour leur enfant dont ils veulent « libérer les énergies » pour qu’il soit compétitif - mais bio ! - sur le marché du travail réformé. A mon sens, cette n’a absolument rien d’une alternative puisqu’elle est pleinement homogène au cadre néolibéral. Les « lois naturelles de l’enfant » ... Depuis maintenant plusieurs décennies, tant dans le domaine du soin psychique que de la pédagogie, les neurosciences et la psychologie comportementaliste, en prétendant ne faire qu’objectiver la nature, rendent du même coup l’idéologie néolibérale qui les traverse invisible. Invisible : c’est-à-dire efficace¹. Dans le domaine du soin, cela s’accompagne d’un retour massif et d’une généralisation des pratiques d’enfermement et de

¹ Ces réflexions ont depuis connu un développement plus approfondi, voir, B. Royer, [Les sciences neurocomportementales, nouvelle avancée du néolibéralisme, sur blog mediapart, ic](#)

contention². Lorsque notre société ne possède plus les moyens d'entendre ce que la folie nous enseigne non de la *nature* mais de la *condition humaine commune*, il ne reste qu'à la faire taire et dans la violence. Voici selon moi l'effet principal de l'expansion quasi hégémonique des neurosciences dans les domaines du soin et de la pédagogie : la naturalisation du cadre néo-libéral et le renforcement de son intériorisation par les citoyens soumis à son mode de gouvernance. Alors l'humain se réduit à un ensemble de comportements dont les neurosciences sont la « loi naturelle » et la civilisation se résume à une somme d'opérations visant à agir sur ces comportements. La psychanalyse, en tant que travail de culture, de *Kulturarbeit*³, ne peut se limiter à constituer une pratique privée, elle engage des modifications de la *réalité humaine commune* dans son ensemble. C'est ce dont témoignent des générations d'analysants et d'analystes depuis son invention aussitôt qu'elle n'est pas brandie comme idéologie fétichisée mais pratiquée de façon vivante en articulant à la question clinique, la question politique. L'enjeu principal de mon propos sera donc d'amorcer une réflexion, cinquante ans après la publication de *Vers une pédagogie institutionnelle*, de me demander quels sont les effets de nos pratiques institutionnelles sur le champ social et sur la condition culturelle commune à partir d'une rencontre entre pédagogie et psychothérapie institutionnelles.

En marge de mon activité de psychologue clinicien dans le secteur de psychiatrie adulte d'Asnières, j'assure depuis quelques années des enseignements en psychologie à l'Université Paris-XIII Villetaneuse, m'inspirant des travaux de F. Oury, en particulier suite à un stage très riche en 2013 dans ce lieu extraordinaire qu'est l'école de Javrezac.

Depuis deux ans maintenant, je m'essaie cependant à une nouvelle forme de circulation entre mes classes et mon travail clinique sous forme de correspondance. L'idée était de m'appuyer sur la rencontre avec des patients pour structurer la classe. L'an passé, je réalisais [une correspondance entre ma classe et le groupe journal](#) qui produit le Journal [Et Tout et Tout](#) au CATTP d'Asnières⁴. En reprenant l'outil de la correspondance de Célestin Freinet, deux idées m'animaient. La première est que la correspondance constitue à mes yeux une forme de reprise du geste inaugural de la psychanalyse : aller trouver quelqu'un qui témoigne de ce que cela lui fait de nous entendre faire le récit de notre usage du monde et de notre existence. Le second intérêt tient à une pratique que nous développons dans plusieurs groupes thérapeutiques du CATTP qui consiste à prendre appui sur les mouvements des patients pour accueillir le champ social. Nous utilisons cette méthode notamment dans le dispositif radiophonique groupal, *Radio sans noms* dont il sera question aujourd'hui et le journal

² « Des pratiques qui s'apparentent, dans certaines conditions, à des traitements inhumains et dégradants soulignait Adeline Hazan, Contrôleuse Générale des Lieux de Privation de Libertés, dans un récent rapport.

³ N. Zaltzman. *De la guérison psychanalytique*, Paris, PUF, 1998.

⁴ Pour une présentation plus détaillée du journal *Et Tout et Tout*, le lecteur pourra écouter l'émission de radio enregistrée à l'occasion d'un des ateliers des 32èmes rencontres de Saint-Alban de 2017 où une partie de l'équipe d'Asnières était présente : <https://soundcloud.com/colifatafrance/et-tot-et-tout-saint-alban-pre-edicion>

Et Tout et Tout et dans ces deux espaces, nous provoquons régulièrement un jeu de renversement des places entre les patients et le reste du champ social. A l'inverse des discours actuels qui veulent à tout prix la réinsertion et la réhabilitation des patients dans un champs social qui ne veut souvent pas d'eux et de leur singularité, nous préférons faire une offre de contre-culture, proposant de nous appuyer sur le potentiel subversif de l'accueil de la parole même (surtout !) la plus décalée et la plus folle pour structurer nos institutions. Le résultat de la correspondance fut [de l'avis des étudiants](#) comme des patients un réel succès⁵. Croiser des espaces thérapeutiques avec des espaces de formation pose certainement une foule de questions, nous verrons dans un second temps l'usage clinique que nous proposons d'en faire. Voyons d'abord l'offre pédagogique que j'y observe.

Le contact avec une altérité radicale produit des transformations en nous et les pratiques institutionnelles offrent à la fois un contenant à ces transformations en même temps que les conditions de possibilité de leur élaboration subjective à travers leur mise en récit. Dans ma formation de psychologue, ce fut avant tout la rencontre avec des patients qui eut pour effet de me modifier en profondeur. Lors de mon premier stage en psychiatrie, je rencontrais ce patient, grand schizo complètement explosé et au discours délirant comme je n'en avais alors rencontré que dans les livres. Face à la folie, le risque est souvent qu'une fascination d'ordre quasi esthétique vienne faire oublier que cette tentative de création qu'est un délire se fait sur un arrière-pays ravagé, une aire de destruction qui est d'abord une expérience de souffrances pour la personne. Pour sortir de ce risque de fascination du « beau cas clinique », il est alors important d'être sensible aux failles que les patients psychotiques, avec leurs antennes, nous font rencontrer à l'intérieur de nous-même. Face au risque esthétique, nos propres fragilités, moments parfois douloureux de notre histoire, demandent en effet à être accueillis en soi souvent de façon inédite et peuvent être mis en analyse. Déjà en analyse depuis quelques années, cette rencontre provoqua pour moi une relance du travail déjà entrepris, alors que ce patient pointait chez moi des choses que précisément je mettais beaucoup d'énergie à tenir en marge de mon analyse, donc de ma propre vie psychique. Ce qui fut alors opérant pour moi consista en une forme de circulation : ce que ce patient me disait, qui régulièrement me tétanisait, je l'emmenais quasi tel quel sur le divan de mon analyste comme un matériel en continuité avec nos séances, à partir duquel nous relançons le travail. Ensuite, je continuai à déplacer ce matériel transformé pour l'amener à l'Université, en supervision et dans le travail d'écriture d'un mémoire clinique. Faire passer un trauma vers un travail de mémoire à travers des espaces articulés comme un corps vécu, cela pourrait être un bon résumé du travail de psychothérapie des psychoses. On ne peut bien évidemment pas en faire une loi générale et se dire qu'il serait intéressant d'avoir chaque semaine une à deux séances avec son analyste et une à deux séances avec un psychotique, il reste que c'est ce type d'expérience que Ferenczi rencontra et dont il témoigne dans son journal

⁵ B. Royer, *Ce que vous faites à l'hôpital, on le fait à la fac !* in *Institutions*, n°61, avril 2018, Cour Cheverny, FIAC, 2018.

clinique de l'année 1932⁶. Nous faisons donc de l'analyse mutuelle entre nos groupes thérapeutiques et le champ social !

Pour cette année, dans le cadre d'un TD de première année *d'introduction à la psychologie* ou *IPO* de 12 séances de 1h30, plutôt que de renouveler l'expérience à l'identique avec le groupe journal ou d'organiser une chorale, j'imaginai pousser les choses un peu plus loin, avec un collègue Alfredo Olivera qui encadre la Radio-sans-nom d'Asnières fondée dans la suite de la Radio Colifata créée par lui il y a 25 ans en Argentine. Le programme serait le suivant : l'essentiel du TD s'organiserait autour d'exposés en groupe que les étudiants devront noter à partir de critères sur lesquels ils se seront entendus, la notation collective devenant la principale institution organisatrice de la classe. Ensuite, l'ensemble du semestre se déroulerait suivant deux temps forts. Premièrement, les étudiants auront des échanges avec le groupe Radio qui mèneront à l'enregistrement d'une émission de radio en direct de l'université en investissant un cours en amphithéâtre avec l'ensemble de la promotion de première année en proposant aux étudiants des autres TD la possibilité d'y participer. Deuxièmement, le colloque de ce jour auquel je leur proposerai de participer et d'écrire avec moi le texte de mon intervention. Pendant ce temps à Asnières, le groupe des patients de la Radio travaillerait comme à leur habitude en débat libres et à bâtons rompus autour des mêmes textes que les étudiants ([Le cas Elisabeth von R. de Freud](#), [La relation d'aide de C. Rogers](#) qui a donné lieu à la rédaction [d'un article dans le journal](#), *Jeu et réalité* de D. W. Winnicott, ou un obscur auteur du nom de P. Delion). Les étudiants pourront écouter ces émissions via le podcast de la Radio-Sans-Nom⁷, écouter les patients débattre et la parole circuler. Les patients invitèrent les étudiants à venir les rencontrer une semaine avant l'émission en amphithéâtre pour organiser l'évènement. Ils furent accueillis par les patients chaleureusement⁸. Plutôt que de risquer d'exposer les patients de la radio dans ce qui pourrait ressembler à une scène de « présentation de malades », l'option retenue fut de mettre les patients en position de donner la parole aux étudiants qui animeront l'émission et auront à faire circuler la parole dans l'amphithéâtre. Ce geste instituant fort, me semble d'une grande puissance symbolique : ceux dont la parole est généralement passée sous silence dans le champ social se trouvent en position de donner la parole à d'autres citoyens. Certaines questions sur le désir des étudiants attisaient la curiosité des patients : « *Qu'est-ce qu'on apprend pour être psychologues ? Qu'est-ce que c'est que cette maladie d'être étudiant en psycho ? Est-ce que ça se soigne ? Ne faudrait-il pas déstigmatiser les étudiants en psycho ? car on en a beaucoup entendu parler cet été aux infos au moment des orientations post-bac ?* » Nous apprîmes que certains étudiants étaient là pour des choses qui ont directement à voir avec leur histoire, les uns sont là pour peut-être mieux comprendre leurs parents, les autres à

⁶ S. Ferenczi, *Journal clinique* (1932), trad. l'équipe du Coq-Héron, Paris, Payot, 1985.

⁷ Il est possible de réécouter certaines émissions en streaming sur <https://soundcloud.com/radio-sans-nom>. Par ailleurs, la Radio diffuse sur <http://www.alsolnet.com/stream/lacolifataenlace/>.

⁸ Emission réalisée et enregistrée par la radio DUUU qui est en résidence au Théâtre de Gennevilliers et avec qui nous commençons à travailler régulièrement : <https://www.duuaradio.fr/episode/radio-sans-nom-14-11-17>

cause d'une décision arbitraire du logiciel Admission-Post-Bac tout aussi incompréhensible que leurs parents. Le jour de la rencontre furent présents les GEMs de Saint-Denis⁹ et d'Épinay dont un des animateurs a également en charge un TD. Pendant cette matinée d'autres groupes de TD avaient également préparé des choses, l'idée d'institutionnaliser les classes d'années en années commence à prendre et des collègues s'essaient à différentes choses aussi. Une étudiante redoublante fit d'ailleurs remarquer que cette année l'ambiance dans l'ensemble de la promotion était bien meilleure que l'année précédente où les étudiants semblaient en rivalité les uns avec les autres. Cela fut très étonnant pour moi. Je fais l'hypothèse que le fait que les différents enseignants de TD partagent leur désir d'institutionnaliser leur classe, a eu des effets sur les liens que les étudiants ont entre eux.

Voici comment les étudiants ont proposés de raconter ce qu'ils ont vécu dans un jeu d'écritures collectives :

On peut démarrer par raconter comment tout a commencé : le prof nous a demandé de fonctionner en autonomie, de changer nos manières de faire. On a d'abord rencontré de grosses difficultés pour s'organiser, puis sont venus les aller-retours avec la radio. Au début je pensais que c'était une sorte de test que le prof faisait. Je n'ai pas pris ça au sérieux tout de suite.

Le cadre général du TD donne une bonne ambiance de classe avec des échanges divers. Les gens du Td me font rire et cette ambiance est sans doute propre au travail de groupe. La notation collective a été un peu chaotique au début mais on a vite pris nos marques. Au final, on a souvent pris la place du prof ! On peut dire que notre classe en général a une ambiance plutôt cool avec de bons rapports entre les personnes. Il n'y a pas d'idées communes, on ne pense pas tous la même chose. Les effets de groupes sont relatifs et les sous-groupes ont tendance à se mélanger même si tout le monde n'a pas les mêmes facilités à s'intégrer. On n'est pas là pour faire copain/copine mais pour étudier, cela ne nous empêche pas pour autant de communiquer.

La pratique des exposés a créé des liens, tout le monde peut s'exprimer. Pour moi c'est aussi le bénéfice de faire l'expérience d'une liberté d'expression qui permet de penser les choses par soi-même ensuite. Ça rend possible une approche créative et différente, moins centrée sur le système scolaire de base et nous découvrons un peu plus comment fonctionnent les différentes approches institutionnelles. C'est motivant de sortir du cadre scolaire. La semaine dernière quand on a fait notre exposé sur les dynamiques de groupes, on a fait une expérience de psychosociologie en plein TD. On n'a pas la crainte de réussir parfaitement de manière scolaire, alors on se lâche. Mais c'est stressant ! parmi toutes les matières, l'exposé du td d'IPO est celui qui m'a fait le plus flippé. J'avais peur de décevoir la classe, et pas le prof comme dans les autres cours. C'est comme s'il y avait un pacte qui me liait à la classe. Les collègues sont là à nous écouter pendant une heure, faut pas les décevoir ! Mais d'un autre côté, on remarque que si on était totalement libres dans la manière dont on pouvait faire nos exposés, on a fait souvent des exposés de formes

⁹ <https://gemsaintdenis.wordpress.com/2015/08/04/bruits-de-couloir/> voir également C. Mugnier, et A. Vaillant. « « Bruits de couloir », une expérience radiophonique au sein du GEM de Saint-Denis », *Pratiques en santé mentale*, vol. 61e année, no. 4, 2015, pp. 19-20.

classique et scolaire, on n'est pas trop sortis des sentiers battus. A propos de la notation, je trouve que lors du premier exposé, nous avons été très critiques sur la forme, mais plus objectifs, alors qu'au fil du temps, nous avons surtout noté les groupes parce qu'ils avaient simplement fait un travail. On s'est trouvés influencés, voire hypocrites, on avait tendance à monter la note et à faire des compromis pour ceux qui notaient généreusement. Globalement ce n'était pas une mauvaise expérience mais ces points faibles auraient pu être évités en s'en parlant au fur et à mesure. C'est le principe d'une démocratie des notes.

Le sujet central des textes et films étudiés pour les exposés était l'humanisation du malade et des méthodes pour soigner la folie. A partir de deux visions qui se complétaient : étudier les concepts plus anciens comme Freud ou Winnicott mais aussi une vision plus contemporaine : des chiffres révélateurs et des données actuelles. Ne pas rester simplement dans les concepts de Freud nous a permis de mieux comprendre la place actuelle de la folie. La société a encore des problèmes avec la place de la folie et à tendance à voir le patient avant de voir la personne malgré quelques améliorations dans certaines prises en charge. Cela aura une influence sur notre propre vision. A propos de la Radio-sans-Nom, le fait que d'être en lien avec les patients nous a permis de les voir différemment et d'ouvrir notre esprit. Nous nous sommes rendus compte qu'ils étaient comme nous, peu importe le problème qu'ils avaient, nous les avons trouvés attachants et ils savaient de quoi ils parlaient. Cela nous a permis d'appréhender notre futur métier. D'ailleurs ils nous ont très bien accueillis lors de la rencontre avec la Radio (malgré les petits (GROS !) problèmes d'organisation) et cela nous a donné envie de bien les accueillir en retour quand ils sont venus à l'Université. Nous avons d'ailleurs passé un très bon moment en leur présence. »

A la différence de la sociologie de Durkheim pour qui nous sommes sujet social car déterminé par des institutions, la pensée institutionnelle (pédagogie et psychothérapie) permet d'envisager *l'institution* comme le résultat d'une création et d'un faire, une praxis qui modifie et les sujets qui portent l'institution en eux et le champ social qui les entoure. En ce sens, ces pratiques constituent une offre politique inédite quand elle produit des significations imaginaires sociales nouvelles. Dès lors, défendre nos pratiques institutionnelles revient à défendre la place du politique et de l'enjeu démocratique dans nos existences.

J'en étais là de mes réflexions que je souhaitai partager avec vous ce jour et je me disais qu'il serait intéressant de se demander quels effets cliniques ce genre de dispositifs peut avoir lorsque, il y a quelques jours, un patient m'amena une amorce de réponse. Ce jour-là, il est midi, je descends l'escalier du CMP qui va de mon bureau à la salle d'attente d'un pas précipité. Je croise Carl, qui m'attrape au passage : « Monsieur Royer, il faut que je vous dise : j'ai remarqué que plusieurs patients qui participent aux groupes thérapeutiques du CATTP se sont blessés ces derniers temps : il y a Madame Machin qui est tombée l'autre jour, il y a Monsieur Truc qui s'est foulé la cheville pendant le week-end et l'année dernière c'était Madame Bidule qui avait le bras en écharpe ! Alors il faut faire quelque chose, c'est pas normal ! » Je réfléchis vite

pour répondre ; j'ai beau être dans l'escalier il ne faut pas trop avoir l'esprit d'escalier. Carl s'adresse ici aux groupes thérapeutiques et aux projections qu'il y dépose, il me demande quelle garantie je peux lui offrir que s'il investit psychiquement les groupes comme des espaces thérapeutiques il ne sera pas détruit. Je commence donc par essayer d'imaginer une enveloppe. « Oui, vous avez raison, il y a de quoi être inquiet. On ne peut pas accompagner ces personnes tout le temps... ils se sont blessés entre les groupes, chez eux ou dans la rue... On pourrait peut-être imaginer les entourer à la fin des groupes de papier à bulles au moment où chacun repart chez lui. »

_ « Mais moi aussi l'autre jour à la radio j'ai failli me faire mal, ajoute-t-il. Dans les escaliers, j'ai loupé une marche j'aurais pu tomber et me faire très mal. Ils sont trop dangereux les escaliers de la Radio il faudrait faire quelque chose ! ».

_ « Oui, alors peut-être faire une radio de plein pied. Demander de retirer tous les escaliers ! ».

Dans ce petit échange, Carl rejoue les éléments structurants de son appareil psychique : la scène du trauma n'est pas la scène du fantasme. Il n'y a pas pour lui de scène du fantasme mais une explosion dans la réalité sociale de la scène traumatique infantile. C'est pour lui une scène bien réelle, rendue aux dimensions du monde, d'un monde cruel et menaçant qu'il passe son temps à ramener au sein des groupes et dans les espaces collectifs, nous imposant l'horreur de son monde interne et le sentiment de catastrophe imminente qui s'y rapporte. Il nous plonge constamment dans la sidération et l'effroi par la violence de ses projections. Nous faisant éprouver parfois des affects contre-transférentiels violents. Toute la difficulté avec ce patient qui se montre jusqu'alors inaccessible à une psychothérapie classique en face à face - excepté avec son infirmier référent du CMP qu'il a mis en position de thérapeute - est que, pour imaginer le soigner il semble à première vue indispensable de soigner le monde. Ce genre de patients engage en effet notre mégalomanie thérapeutique. Il nous faut alors, dans le transfert, se proposer comme pare-excitation et tenter de devenir l'agent du refoulement de la haine en traversant parfois les scènes de la réalité sociale avec lui.

Carl suivit les échanges sur les textes proposés aux étudiants. Ecouta les propos des autres patients sur la psychothérapie et le soin. Le jour où les étudiants vinrent à la Radio, il se montra particulièrement difficile. Quand il se proposa de venir à l'université faire l'émission en direct, cela nous angoissa fortement en pensant à comment il utiliserait l'amphithéâtre comme scène pour jouir de la sidération macabre qu'il provoque chez ses auditeurs. A notre grande surprise, il se montra ce jour-là très convivial et bienveillant. Cela nous étonna. En sortant, il alla voir une des stagiaires du groupe radio : « J'avais envie de dire des choses un peu trash, mais j'ai vu que ces étudiants étaient très jeunes. Je me suis dit qu'il fallait y aller molo ! »

Vingt minutes après avoir croisé Carl au CMP, je marchais consterné dans la rue, les yeux rivés sur mon téléphone, en lisant sur le site d'actualité du journal Le Monde les dernières horreurs commises par D. Trump. C'est alors que j'entendis une

voix : « Attention Monsieur Royer, si vous regardez votre téléphone en marchant vous allez tomber ! » Je lève les yeux et vois Carl face à moi, très amusé de sa remarque. Nous rions tous les deux. A plusieurs, nous risquons moins de nous effondrer dans la cruauté du Monde.